

qu'elle iete son venin dans le cœur, & qu'elle fait mourir les nerfs.

Enfin, s'il s'en trouve qui meurent sans effroy, & sans aucune terreur de conscience, ou ce sont des personnes du tout stupides & brutales, semblables à vn yvrogne profondement endormy que l'on precipiteroit du haut d'une tour: Ou ce sont des ames bouffones, qui ressembient à des criminels folastres, qui iroient au gibet en dansant. Ou bien ce sont des gens transportez de fureur & de rage, & que je puis comparer à vn sanglier échaufé, qui s'elançant d'une impetuosité aveugle; s'enferme soy-même dans l'épieu du chasseur. De tels monstres ne meritent pas d'estre mis au rang des creatures raisonnables.

CHAPITRE II.

Qu'en toute la Philosophie des Payens, on ne se trouve ni de vraye ni de solide consolation contre les frayeurs de la Mort.

IL y a des Medecins qui à l'abord paroissent fort savans, & qui discourent

rent des maladies avec beaucoup d'elegance & de subtilité : Mais qui au fond sont tres-ignorans & tres-malheureux en leur pratique. Leurs discours importunent plus le malade, que leurs remedes ne le soulagent. Ils sont eux-mêmes au pauvre patient vne espece de maladie, & vne nouvelle affliction. C'est-là la vraye image des Philosophes Payens. Car lors qu'il est question de représenter la misere du genre humain, ils aiguissent la pointe de leurs beaux esprits, & déploient les voiles d'une rare & exquisite eloquence. Les vns en rient de fort bonne grace, & les autres en pleurent avec un artifice nompareil. Mais en tous leurs écrits, & en toutes leurs exclamations tragiques, il ne se trouve ni de vrayes ni de solides consolations contre les frayeurs de la Mort. De sorte que la foiblesse & la vanité de leurs pensées, nous oblige à leur dire ce que Job disoit à ses amis, qui l'importunoient au lieu de le consoler, *Vos memoires sont des sentences de cendre, & vos eminences des eminences de boue.*

Job. 13.

Quelques-uns d'entr'eux ont fort bien
bien

bien dit , Qu'en commençant à vivre nous commençons à mourir; Et qu'il est de nôtre vie tout ainsi que d'une chandelle , qui vit de sa mort , & dont la flamme est ce qui la dévore. Car la chaleur naturelle qui entretient nôtre vie sensitive , la mine peu à peu. C'est ce qui use & qui consume nôtre humeur radicale , qui est comme l'huile d'une lampe , ou la cire d'un flambeau.

D'autres n'ont pas rencontré moins heureusement , lors qu'ils ont dit , que cette vie n'est *qu'une course legere d'une mere à l'autre* : c'est à dire, du ventre de la mere qui nous a engendrez & mis au monde , au ventre de la terre qui nous reçoit en son sein. Car nous ne sommes pas si tost nez , que nous courons à grand' haste vers le tombeau. Même en fuyant la Mort , nous en approchons insensiblement , & sans y penser , nous nous ictons entre ses bras.

Il s'en est trouvé de la même Ecole, qui ont comparé l'homme aus botillons d'eau , qui s'enflent & qui s'élèvent , & puis s'abaissent & s'écoulent aussi tôt ; Et d'autres veulent qu'il soit semblable

semblable aus bouteilles de diverses couleurs, que les petis enfans font & défont de leur soufle. En eset il n'a rien qu'une vaine aparence de beauté, qui se passe, & qui s'évanouit, en vn instant. Toute chair est comme l'herbe, & toute la gloire de l'homme comme la fleur des champs.

Esais

40.

1. Pier.

1.

L'vn de ces grans Philosophes estant interrogé ce que c'estoit que la vie de l'homme, ne répondit point du tout: soit qu'il fist cela par mépris, soit qu'il voulust imiter la coutume de son siecle, où le plus souvent on enseignoit par des gestes & par des representations symboliques. Il entra dans vne chambre, & en sortit aussi-tôt: pour aprendre aus assistans, que la vie de l'homme n'est qu'une entrée & vne sortie du monde, dont l'une suit l'autre de fort près.

Vn autre de la même secte, ayant fait quelques tours avec vne demarche superbe, se cacha dans vn trou: pour donner à entendre, que nôtre vie est vne espeece de mascarade, & vne vaine figure qui dispaeroit en vn moment. Après que les hommes se sont miréz

mirez en leurs plumes, & qu'ils ont attiré sur eux les yeux & l'admiration du monde, la Mort les vient surprendre, qui ternit tout leur lustre, qui efface tout leur éclat, & qui engloutit toute leur gloire & toute leur magnificence.

Il en est tout ainsi que des Comédiens sur un théâtre : L'un contrefait le Roy, l'autre l'Empereur : l'un le Conseiller, & l'autre le Ministre d'Etat: Mais lors que la Comédie est achevée, & qu'ils ont changé d'habit, vous ne les reconnoissez plus. Ce sont comme des jetons sur le tapis: Les uns ne servent que de nombre, les autres valent des dizaines, des centaines; des milliers, & des millions: Mais lors qu'on les serre dans la bourse; toute cette différence-là ne paroît plus. C'est-là la vraie image de tous les hommes du monde. Car durant cette vie les uns sont assis sur un trône, les autres sont couchés sur un fumier: les uns portent l'or & la soye, les autres sont réduits à une honteuse nudité: les uns commandent en Princes, les autres obéissent en esclaves: les uns se traitent délicieusement,

B' ment,

ment, & les autres ne vivent que d'un pain de larmes: Mais lors que là Mort les a mis au tombeau, les voila tous égaus.

Ces subtilitez-là, & toutes les autres de pareille étoffe, sont fort belles & fort veritables. Elles piquent & instruisent, mais elles ne consolent point. De sorte qu'il n'y a pas vn de tous ces grans Docteurs, à qui nous ne puissions apliquer ce que le serviteur de Dieu reprochoit à ses mauvais amis, qui aiouôtoient affliction à l'affligé. *Vous estes tous des Medecins de neant:*

*Iob. 13.
& 21.*

Comment donc me consolez-vous de vanité?

Lors qu'un homme est travaillé d'une goutte cruelle, ou d'une pierre dans les reins, qui arrache à toute heure de sa poitrine des soupirs & des sanglots, celui qui peindroit en un tableau ses mines & ses grimaces, ou qui les iouëroit sur un teatre, ne remedieroit pas à sa douleur: mais il augmenteroit son chagrin. Et tout ainsi que les plus belles fleurs ne peuvent réjouir un patient qui est étendu sur la gêne, qui brûle d'un feu, ou que l'on tire à quatre chevaux;

vous : Aussi le discours le plus fleury & le plus eloquent , ne peut consoler vne pauvre ame qui est aus abois de la Mort. Il n'y a que la harpe de David qui puisse chasser les esprits malins , & apaiser le trouble de la conscience. 1. SANS.

16.

On s'imaginera , peut estre , qu'en representant les sages folies & la vanité étudiée des Philosophes Payens, ie devois excepter les Stoïques. L'avoüe qu'ils y procedent avec plus de gravité que les autres : mais ils ne rencontrent pas mieus. Et même après y avoir bien pensé, ie les trouve encore plus fascheus & plus insupportables. Car, outre qu'ils parlent de l'immortalité de l'ame avec toutes les incertitudes & toutes les inconstances qui se peuvent imaginer, les pretenduës consolatiõs qu'ils donnent contre la Mort, ne servent qu'à la rendre encore plus formidable.

Ils disent que la Mort est la fin & le centre où aboutissent toutes les miseres & toutes les afflictions de la vie humaine. Et par consequent qu'elle n'est point à fuir, mais plutôt à rechercher; & qu'elle n'est point à craindre , mais

B 2 plutôt

plutôt a desirer. En quoy ils auroient grande raison, s'ils apercevoient quelque felicité au delà de la Mort, & qu'ils l'embrassassent avec vne vive foy & vne ferme esperance. Mais la Mort ne les console, sinon entant qu'elle termine toutes les douleurs de leur vie miserable. De forte, qu'à parler proprement, ce n'est pas vne consolation, mais vne passion semblable à celle d'un criminel desesperé, qui pour se delivrer de la torture atendroit le dernier suplice avec impatience; & qui prendroit plaisir à quitter la gêne où il est attaché, pour monter sur l'échafaut où il doit estre rompu. Miserable que tu es! le changement de péne & de suplice, n'alegera point tes cuisantes douleurs. Si tu ne peux endurer les cordes qui disloquent tes membres, comment souffriras-tu la barre de fer qui fracassera tes os? Aveugle Philosophe! si tu as de la péne a supporter les miseres de la vie, comment souffriras tu les angoisses de la Mort?

De plus, ils disent que la Mort même la plus cruelle & la plus douloureuse, est vn noble & illustre exercice de vertu

vertu; & que c'est vn puissant moyen de faire reluire vn^e constance heroi- que. Cela est fort plausible en aparen- ce, mais au fond ce n'est rien que du vent. Car dequoy sert cette vertu ima- ginaire: veu que non seulement elle n'empesche pas de tomber dans l'aby- me des tourmens les plus horribles & les plus efroyables: mais qu'elle s'é- teint & périt entierement avec celuy qui la possède? De là vient que ceus qui en ont fait leur idole, en ont eus- mêmes reconnu la vanité. Témoin cet *Brutus.* illustre Capitaine, qui s'estoit figuré que la vertu le devoit rendre victo- rieux de tous les ennemis de la Repu- blique Romaine, en faveur de laquelle il combattoit. Mais après avoir perdu avec la bataille toutes ses ambicieuses esperances, estant prest à se donner du poignard dans le sein, il s'écria, *O vertu miserable! qu'es-tu autre chose qu'une parole vaine & inutile: ou, un nom sans effet?* Il declamoit de la sorte contre la vertu qu'il avoit adorée, parce qu'elle ne luy donnoit aucune conso- lation au iour de sa détresse, & qu'elle ne le garentissoit point du desespoir.

Leur consolation la plus ordinaire, & sur laquelle ils insistent le plus, est, que la Mort est inévitable : Que nous naissons tous avec la condition de mourir : Qu'il n'y a non plus de fuier de s'affliger du jour de la Mort, que du jour de la naissance : Que de vouloir estre homme & vouloir estre immortel, ce sont des choses incompatibles; Que la Mort est vn tribut que tous doivent à la Nature : Que les Rois & les Monarques le payent aussi bien que leurs suiets ; Et enfin, que c'est vne loy si generale qu'elle ne souffre & qu'elle ne peut souffrir aucune exception.

Mais cette consolation-là est affligeante au dernier point ; Et elle m'oblige aussi à dire à ces graves Philosophes, ce que les instances importunes des amis de Job, arracherent de la bouche de ce saint homme ; *Vous estes tous des consolateurs facheux.* En esct, non seulement ils sondent la playe iusques au vif, sans y verser de baume : mais ils la déchirent, ils l'enflament, & ils la rendent beaucoup plus douloureuse. Tandis que nous esperons de voir la fin de nos calamitez, nôtre ame se console,

le, & elle s'arme de constance : Mais lors qu'on se voit plongé dans vn abyme de maus, & qu'il n'y a nulle esperance de se sauver, on perd toute patience, & le desespoir est extrême. C'est vne condition lamentable que de naitre mortel: mais c'est bien pis de savoir que la Mort ne se peut éviter, & que tous les tresors du monde ne nous en peuvent garentir. Car i'estime doublement miserable celuy dont l'affliction est sans remede.

C'est encore vne fausse & vne pernicieuse maxime, que la consolation des miserables est d'avoir des compagnós. Bien que plusieurs millions d'hommes boivent des eaus de Mara, elles n'en sont pas moins ameres; & bien qu'une infinité de personnes se brûlent au feu, tu ne le trouves pas moins ardent. Les tourmens de ton prochain n'alegent point ta douleur. Leur maladie ne te donne point de santé; Et leur Mort ne te peut consoler de la tienne. Au contraire, si tu as quelque étincelle d'humanité, tu pleureras ton propre malheur, & celuy de tes semblables. C'est ce qui est arrivé autrefois à vn grand

Roy de Perse. Car ayant ieté les yeux sur son armée, en laquelle on contoit iusques à onze cens mil hommes, & *Xerxés.* cette pensée luy estant venuë en l'esprit, que de là à cent ans aucun de cette prodigieuse multitude de Capitaines & de soldats ne se trouveroit vivant sur la terre, il fut émeu de compassion; & pleura.

Le passé par dessus la sole & brutale opinion de ceux qui ont creu que l'ame de l'homme est mortelle, & qu'elle s'aneantit avec le corps. Ce n'est pas-là vne consolation, mais vn horrible desespoir. Car après les tourmens de l'Enfer, il ne se peut rien imaginer de plus épouvantable que le neant.

Il ne daigne pas aussi m'arrester aus Philosophes Platoniciens, qui ont parlé de l'immortalité de l'Ame, & de la beatitude dont elle iouit après cette vie. Ils pensent estre fort subtils: Mais leurs discours sont si grossiers & si extravagans, qu'au lieu de persuader la verité, ils l'exposent en risée. Témoin la description chimerique de leurs champs Elysées. Car tout ce qu'ils ont inventé sur ce suiet, à esté mis au rang des

des fables & des fictions Poëtiques. Ces pretendus parterres souterrains, n'ont rien de commun avec les dignes beautez, & les precieuses delices du Paradis celeste.

Enfin, cherchez tout ce qu'il y a de plus riche & de plus rare en l'Antiquité Payenne : Feuilletez les escrits des Orateurs les plus diferts, des Philosophes les plus subtils, & des Poëtes les plus celebres : Penetrez dans les plus beaux secrets de tous ces grans & savans Medecins. Considerez toute leur pratique, & examinez les efets de tous leurs remedes, vous reconnoitrez que toutes leurs cures sont palliatives. Ils ne font que charmer le mal, & que flater & endormir la playe. Ils composent l'exterieur de l'homme, & luy aprenēt à faire bonne mine : Mais ils n'ont point d'antidote contre le venin qui détruit le principe de la vie, ni de remede qui penetre iufques au cœur. Et comme il y a des torrens qui se féchent en la saison des ardeurs les plus cuisantes : Ainsi, toutes les consolations qui ne découlent point de la source de vie, se trouvent sans efficace lors que la profonde

tristesse,

tristesse, la frayeur, & l'angoisse, se faisoient d'une ame pecheresse.

Il semble que les Auteurs de la Religion Payenne ont aperceu quelque rayon de cette verité. Car ils ont consacré des temples & des autels à toutes sortes de Dieux & de Deesses. Ils en ont erigé non seulement aux vertus & à la fanté: Mais aussi aux vices & aux maladies, comme à la peur, à la lascheté, à la colere, à la fièvre, à la peste, & à vne infinité d'autres. Mais il n'ont point du tout dédié à la Mort. C'estoit vn témoignage public, qu'ils ne savoient comment s'apivoiser avec elle, & se la rendre propice. Ils n'avoient point de sacrifice, ni d'encens, pour apaiser sa fureur. Ils la tenoient pour leur plus cruelle & leur plus irreconciliable ennemie. Le nom seul de la Mort leur faisoit horreur; Et c'estoit l'un de leurs plus mauvais augures.

L'Empereur Adrien est vne preuve convaincante de ce que ie dis. C'estoit vn des plus grans Princes qui furent jamais. Il avoit fait trembler sous son sceptre vne bonne partie de la terre habitable, & il avoit fait mourir vne infinité

nité d'hommes : Mais il tremble luy-même & s'efraye horriblement aus approches de la Mort. Il avoit vaincu les peuples les plus barbares, & les bestes les plus farouches : Mais bien loin de vaincre ce dernier ennemy, qu'au contraire il ne trouve point d'armes pour le combattre. C'est là où il fait paroître la vanité & l'inconstance de son esprit, qui estoit, sans comparaison, plus malade que son corps. Tantôt il employe des arts magiques pour retarder la Mort : tantôt il tasche de la haster avec le fer & avec le poison ; & enfin , il se fait mourir en se privant des alimens necessaires à l'entretien de sa vie miserable. Il avoit donné des lois à l'Univers, & rendu son Empire paisible & florissant : Mais il ne peut donner de règle à son esprit, ni de repos à sa conscience. Tant s'en faut qu'il s'employe à calmer le trouble & les agitations de son ame, qu'au contraire il l'abandonne malheureusement au desespoir ; Et il ne la flate que pour la precipiter. Voici à peu près le langage qu'il luy, tient aus meilleures heures que sa langueur luy donne, *Ma petite ame, ma petite mignonne,*
hâtesse

bôteſſe & compagne de ce corps, tu t'en vas maintenant vagabonde en des lieux ſombres, froids, & horribles. Tu ne railles plus, comme tu avois de coûtume, & ne me donneras plus de paſſe-tems.

On me dira qu'Adrien eſtoit vn puiffant Monarque, mais que ce n'eſtoit pas vn grand Philoſophe : Qu'il eſtoit ſavant en la Politique, mais ignorant en la Morale; & qu'il entendoit l'art de bien regner, mais non pas celuy de bien mourir. Donnons donc vn exemple qui ſoit ſans exception, & qui ferme la bouche à toutes fortes de contrediſans.

Ariſtote eſt generalement eſtimé pour le plus ſubtil & le plus docte de tous les ſavans qui ont fleury entre les Payens. C'eſt le Prince de tous les Philoſophes, la lumiere de ſon ſiecle, le plus riche & le plus magnifique ornement de ſa ſecte. C'eſt incomparable eſprit tracaffe par tout : Il leve les yeus au Ciel, & les abaiſſe en la terre : Il contemple ſoigneuſement toutes les merveilles qui paroiffent en l'Univers, & fouille avec vne incroyable diligence dans les plus rares ſecrets de la Nature. Mais après tout, il ne trouve point de
remede

remede ni de consolation contre les frayeurs de la Mort. Nonobstant toutes ses admirables subtilitez & toute sa profonde science, les angoisses de cette Mort inexorable étonnent sa conscience de telle sorte, qu'il est contraint de s'écrier, *Que de toutes les choses terribles, la Mort est la plus épouvantable.*

CHAPITRE III.

Des diverses sortes de Mort que nous avons à combattre.

LORS que David voulut combattre Goliath, il ne se pût servir des armes du Roy Saül : Mais il tira vn caillou de sa malette, & le ietant avec la fronde, il en frapa le Philistin au front, & abatit par terre ce grand geant qui deshonoroit les batailles rangées d'Israël. Iusques icy nous avons éprouvé toutes les armes empruntées de la sagesse du monde, & tirées du plus superbe arsenal des Princes de ce siecle. Et nous avons reconnu que nonobstant leur lustre & leur belle aparence, elles ne nous peuvent servir en cét efroyable iour, où nous